JÉSUS ENSEIGNE LE DÉCALOGUE

Le verset difficile : Mt 5,19

Nous aurons à revenir sur les implications de la lecture du Décalogue par Jésus, sur le style de sa reprise. Il nous faut maintenant affronter la tâche la plus difficile : que faire de Mt 5,19 ? Impossible de douter que Jésus s'inscrive à l'intérieur de la Torah, dès lors qu'il déclare que « Pas un iota, pas un trait ne passera de la loi » (v. 18), pour ajouter que « Qui-conque violera l'un de ces moindres préceptes, et enseignera aux autres à faire de même, sera tenu pour le moindre dans le Royaume des cieux » (v. 19). Mais, tant au niveau de l'enquête historique qu'au niveau de l'interrogation sur les conditions de notre fidélité à l'Évangile, l'obstacle est de taille.

Devant ce verset difficile, un rayon perce : il nous est au moins signifié qu'une fidélité en esprit ne se vérifie qu'à la fine pointe du réel, du charnel. Si les scribes sont blâmés, ce n'est pas pour s'être attachés aux détails ! En cela leur sensibilité doit être comparable à celle d'un artiste qui choisit entre deux teintes, entre deux sons, deux saveurs et ne se résigne à aucun à-peu-près. Jésus ouvre avec les maîtres d'Israël et, pourrait-on dire, sur leur propre terrain, une sorte de compétition : il faut une justice qui *surpasse* celle des scribes et des pharisiens (5,20). Ceci dit, ce fragment du message reste obscur. Jésus a-t-il vraiment enseigné (et de manière si contraignante, exigeant de ses disciples qu'ils « l'enseignent » eux aussi) que les lois alimentaires et les interdits légaux obligeaient les siens jusqu'à la fin des temps ?... L'interpellation explicitement adressée à des enseignants oblige à entendre qu'il s'agit, dans la communauté destinataire, de deux écoles entre lesquelles l'évangéliste a pris parti. Comme nous en avons pris note, certains pensaient que Jésus

abrogeait la loi. Il nous faut maintenant comprendre que certains, qui révéraient la Torah dans ses commandements principaux, jugeaient que les autres étaient périmés : ces enseignants-là, le Jésus dont Matthieu nous peint l'image les désapprouve sévèrement. Cette image, sans doute, est tracée autrement par les autres évangélistes, mais il serait imprudent de ne lui trouver aucun fondement historique, imprudent aussi d'enfermer Jésus dans le cadre qu'elle trace.

Notre verset difficile est précédé d'une déclaration qui situe les grandes reprises de six commandements dans le déroulement apocalyptique de l'histoire totale, l'histoire du cosmos :

« N'allez pas croire que je suis venu abroger la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu abroger mais accomplir. Car en vérité je vous le déclare, avant que ne passent le ciel et la terre, pas un iota, pas un point sur le iota ne passera de la loi jusqu'à ce que tout soit arrivé. Dès lors, quiconque violera l'un de ces moindres préceptes, et enseignera aux autres à faire de même, sera tenu pour le moindre dans le Royaume des cieux. »

Ces versets (5,18-20) situent l'observance intégrale exigée par Jésus comme le moment d'un processus historique. La parole de Jésus s'inscrit dans la perspective d'un changement d'ère. L'horizon est eschatologique, voire même apocalyptique : cieux et terre vont passer, le royaume viendra. Et Jésus est venu pour cela. La séquence est donc bien découpée : « Je suis venu » pour que « tout arrive » ; cet aboutissement implique d'une part la fin du ciel et de la terre et d'autre part l'arrivée du Royaume. Ce cadre narratif va être repris de manière frappante dans la suite du Discours avec le

JÉSUS ENSEIGNE LE DÉCALOGUE

« Notre Père » qui est, d'ailleurs, le centre précis de la composition des trois chapitres. En 5,17s, nous lisons : « Je suis venu » (grec : *elthon*) et « jusqu'à ce que tout soit arrivé » (grec : *genêtai*). Dans le « Notre Père » en 6,10, nous lisons : « que vienne ton règne » (grec : *elthatô*), « qu'arrive ta volonté » (grec : *genêthêto*). Ainsi Jésus vient accomplir non seulement la loi, mais les prophètes, c'est-à-dire l'histoire. Le verbe « abroger », en 17b, n'a pas de complément : il s'applique à l'une et aux autres.

Le v. 19 prescrivant une observance intégrale des plus petits préceptes, son contexte immédiat nous invite à demander : pendant combien de temps ? Voici la réponse la plus simple : jusqu'à l'entrée du Royaume, puisque c'en est une condition, et l'entrée du Royaume coïncide avec la fin du monde, puisque tout ce qui est écrit dans la loi garde vigueur jusque-là.

Mais cette réponse ne pouvait satisfaire toutes les communautés chrétiennes. Quand faut-il situer la fin du monde ? Les dissensions entre disciples ont pu, après la Résurrection, porter sur ce point. Certains ont pu penser qu'au temps où Jésus parlait, tout certes n'était pas arrivé. Mais, après sa résurrection – victoire sur la mort – et, secondairement, avec les catastrophes de la chute de Jérusalem, la fin du ciel et de la terre avait au moins commencé. Car ces deux événements étaient l'un et l'autre de portée cosmique. Le Royaume était donc plus proche qu'aux jours du Jésus terrestre. En effet, quand Jésus annonçait la chute de Jérusalem, il disait : « Amen je vous le dis, cette génération ne passera pas jusqu'à ce que tout cela soit arrivé¹ » (Mt 24,34) – c'est à un mot près la même formule que dans Mt 5,18 ! Il pouvait y avoir des raisons de mettre en relation « toutes les choses »

1. « ... *eôs an panta tauta genêtai.* »

(cosmiques) arrivées à « cette génération », et « toutes les choses » données jadis par Jésus comme signal de la fin de la loi. En tout cas, les enseignements donnés dans les communautés issues de saint Paul font une grande place à la défaite des éléments cosmiques¹ dans la victoire déjà remportée par le Christ. Puisqu'il fut vainqueur de la mort, n'ouvrit-il pas une nouvelle ère cosmique ? Et ils rattachent cette défaite de la mort au changement de statut de la loi. Rien d'autre, dans leur perspective, ne pouvait introduire pareil changement : il était donc logique d'admettre que Jésus n'ait rien enseigné qui abolisse la loi : sa mort, et elle seule, avait pu en changer le statut. Ce n'est pas de ses enseignements qu'ils se réclamaient pour s'en dire libres. Paul appelle Jésus « serviteur des circoncis » (Rm 15,8). C'est même là ce qu'il nous dit de plus concret sur la vie de son Seigneur, lui qui ne laisse place dans ses lettres à aucun moment du récit évangélique, si ce n'est la naissance et la mort : « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi actuellement » (2 Co 5,16). Ceci suggère que « le Christ selon la chair » n'eut pas fourni de modèle utilisable pour la ligne paulinienne.

Les débats furent vifs : un groupe important de disciples se maintiendra avec détermination dans la ligne de Mt 5,18s. « Certains qui descendirent alors de Judée enseignaient aux frères : si vous ne vous faites pas circoncire selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés » (Ac 15,1) ; ils ensei-

1. Il s'agit des « éléments du monde » (Ga 4,3) dont la mort et la résurrection de Jésus nous libèrent, le schéma étant celui d'une défaite, distincte de celle remportée sur Satan : « Il a dépouillé les autorités et les pouvoirs, il les a publiquement livrés en spectacle, il les a traînés dans le cortège triomphal de la croix » (Col 2,15). Les vaincus sont des forces spirituelles qui maintiennent l'homme à distance de la liberté des « fils » : « Tu n'es donc plus esclave mais fils » (Ga 4,7).

gnaient cela même aux païens (v. 5), comme le confirme Ga 6,12, où Paul combat : « ... ceux qui », dit-il, « vous imposent de vous faire circoncire ». Or Paul est formel : « J'atteste encore une fois à tout homme qui se fait circoncire qu'il est tenu d'observer la loi intégralement » (Ga 5,3). Autrement dit, même si la circoncision n'est certes pas un « petit commandement », le disciple qui se sera laissé circoncire sera tenu de vivre selon Mt 5,19 ! Il faut en conclure que ce verset difficile est un vestige de la persistance au sein de la communauté matthéenne, assez longtemps après Paul, des groupes antipauliniens d'observance mosaïque, aux yeux desquels la conduite du Jésus historique avait force de loi. Il y a encore plus décisif : alors que l'épître aux Galates est très polémique, l'épître aux Romains, dans laquelle est visible la double composition de leur communauté, témoigne d'une volonté de pacification. Deux écoles antagonistes sont invitées par Paul à coexister : elles divergent et sur les jours chômés et sur les interdits alimentaires (Rm 14,6). Un Paul considérablement adouci reconnaît les mérites des uns et des autres mais surtout souscrit entièrement au point de vue de Mt 5,19 dans la mesure où il se garde bien de considérer comme sans importance les infidélités éventuelles des chrétiens judaïsants à leur propre conviction : eux-mêmes pécheraient s'ils violaient les « petits » commandements et, ce qui nous intéresse encore plus, pécheraient aussi ceux qui les pousseraient à le faire : « Garde-toi, pour une question de nourriture, de faire périr celui pour lequel le Christ est mort » (Rm 14,15), car « Celui qui mange alors qu'il a des doutes est condamné » (v. 23). Sans doute, Paul ne vise pas là exactement un « enseignement » au sens strict, mais plutôt une pression sociale, une atteinte à la liberté. Il reste que ce moment de quasi-coïncidence entre Paul et Matthieu est bien ce qui éclaire le mieux notre problème. Le « verset difficile »

atteste que les judéo-chrétiens rigoristes et leurs disciples (qui peuvent être païens, ralliés non à Paul mais à ses adversaires) gardent leur place dans la communauté matthéenne. Mais la lecture qui est donnée des enseignements de Jésus, tels que le corps du Discours les transcrit, sans être inacceptable pour des judéo-chrétiens, les frustre par sa surprenante omission des traits spécifiquement juifs. Elle est plutôt tournée vers l'autre composante de la communauté, ces païens que Jésus, en quittant ses disciples, ne commandait pas de « circoncire », mais bien de baptiser (Mt 28,19) !

Ainsi, plusieurs se jugeaient plus proches du Jésus selon la chair et résistaient à anticiper la victoire définitive de sa Seigneurie comme Christ. Les divergences n'étaient pourtant pas complètement tranchées. Chaque parti exerçait quelque influence sur l'autre. On ne voit pas trace, dans le Discours sur la montagne, du formalisme que le « verset difficile » pourrait faire craindre. Il ne nous suffirait pas, d'ailleurs, que le formalisme en fût absent. Nous aspirons de toutes nos forces à recevoir de Jésus le grand air de la liberté.

Notre aspiration n'est pas déçue : les paroles du Discours sur la montagne ne font nullement écho à ce verset isolé, même une fois enveloppé et protégé par le cadre des v. 17s et 20. Les enseignements du Discours ne sont pas ceux d'un maître qui encouragerait ses disciples à un zèle redoublé pour quelque prescription légale que ce soit. Si c'était le cas, pourrait-il ainsi passer le sabbat sous silence ? Et on ne l'y voit soulever aucun point de casuistique pour résoudre un de ces embarras que font pulluler ces règles, avant qu'un maître tranche à la mesure de son originalité personnelle. Ne nous méprenons pas : ce n'est pas que le Discours néglige la casuistique. Celle-ci consiste, en face de l'absolu d'un impératif, à faire place aux problèmes posés par un « cas ». La clé

de son langage est le « si ». « Tu ne tueras pas » – mais « si » je tue un animal ? « Si » je tue seulement pour n'être pas tué ? « Tu ne voleras pas » – mais « si » je trouve un bien perdu, une épave (Dt 22,2), jusqu'où et jusqu'à quand dois-je pousser mon enquête avant de me l'attribuer ? L'objet dont un riche me fait cadeau, faut-il m'inquiéter de savoir s'il n'a pas d'abord été volé (Tb 2,11-14) ? Voilà la casuistique, sans laquelle il n'est pas d'enseignement de la morale.

Or il se trouve que, dans le Discours sur la montagne, le « si » abonde autant que l'impératif. En face de « tuer », le « si » de l'insulte essuyée, le « si » de l'inimitié subie. En face de l'adultère, le « si » de la faute commise avec l'œil ou la main seulement, ou du mariage contracté avec une divorcée. En face du talion, le « si » du soufflet reçu, du procès injuste. Chaque fois, la casuistique (car il s'agit bien d'elle) est utilisée exclusivement pour renforcer la loi¹.

Dans le cas du genre littéraire législatif, le couplage de la règle absolue (appelée « apodictique ») et d'une clause en « si » (appelée « casuistique ») est une forme courante, bien connue. La clause atténue la règle, ou au contraire elle la confirme, voire l'accentue. Ici se vérifie seulement la deuxième possibilité. La littérature prophétique présente, plus que toute autre, de nombreux exemples où une convention littéraire n'est adoptée que pour la détourner de son usage habituel. Jésus recourt ici au même procédé d'expression, puissamment efficace pour contester et d'autant plus, peut-être, qu'il n'affronte en termes exprès aucun interprète de la Torah au long des six reprises qu'il en fait. Il fait bien plus, puisqu'il se situe là où parlait Moïse et c'est ce que,

1. Alors que Jésus refuse la tolérance du divorce, une clause (tardive) accorde une exception dans le cas de « *porneia* » (Mt 5,32 : littéralement « impudicité », souvent compris comme « union illégale »).

clairement, rappelle la montagne d'où il parle et même les cercles concentriques des divers auditoires : les disciples étant proches de lui (5,1), c'est pourtant la foule qui l'entend (7,28), et qui le suit¹.

Conclusion

Le seuil qui est franchi par l'Évangile, c'est celui que Jésus a franchi en se plaçant lui-même au lieu d'où Moïse parlait. Ce faisant, ce n'est pas seulement un texte qu'il reprend. C'est un événement qu'il recrée et qu'il dépasse, l'événement du Sinaï lui-même. Que serait la loi sans la Présence ? L'exégèse des paroles de Jésus et les commentaires même les meilleurs risquent de faire oublier le corps, la bouche d'où elles sortent, l'air, l'esprit, la musique de celui qui parle. Il a été là, Jésus, qui parlait depuis cette montagne. Ce n'est pas cela, d'ailleurs, qui est nouveau. On oublie vite, aussi, que la Torah n'a jamais parlé toute seule. Le Sinaï était lieu pour la présence du Dieu d'Israël. Autrement, cette loi ne serait rien. « Sur la montagne, au milieu du feu, YHWH vous a parlé », dit Moïse. Et le peuple reprend : « Voici que nous avons vu YHWH notre Dieu, sa gloire et sa grandeur, et que nous avons entendu sa voix du milieu du feu » (Dt 5,4. 24). D'une montagne à l'autre, l'événement créé par Jésus n'est pas moindre.

¹ Selon Dt 5,4-27, Moïse et le peuple reçoivent simultanément le Décalogue alors qu'Ex 20,21 oppose fortement la proximité de Moïse et l'éloignement du peuple.